

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert FROIDEVAUX

Un malentendu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 121-125

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Un malentendu

Ne vous semble-t-il pas que bien des déceptions, bien des conflits, des catastrophes elles-mêmes eussent été évitées si, à point nommé, quelques représentants qualifiés des antagonismes surchauffés avaient pu se rencontrer pour exprimer, chacun de son côté, ce qui le déterminait à prendre une décision qui devait intéresser le sort de milliers d'êtres humains ? N'est-il pas évident aussi que les professeurs de tout ordre auraient moins de déboires, entretiendraient moins de passions mesquines, seraient en tous points plus heureux, s'ils se connaissaient, s'ils cherchaient l'occasion de parler de leurs inquiétudes, de leurs raisons d'être défiants, de ne pas espérer, ou au contraire d'avoir confiance, d'essayer de se « bien entendre » ?

Jamais je n'ai été plus persuadé de ce fait qu'il y a un mois, tandis que je regagnais la gare de St-Maurice après une visite au rédacteur des « Echos », toujours accueillant.

Parmi les malentendus que nous connaissons tous, il en est un, ancien et tenace, qui, depuis de longues années, sépare les éducateurs en deux sectes apparemment irréductibles : il y a les partisans de la culture ancienne et les zéloteurs de la formation moderne. On se rappelle leurs propos : les premiers disent aux seconds : « Nous avons fait nos preuves. Considérez les esprits d'élite que nous avons formés depuis quelques centaines d'années, et comparez ces résultats à vos efforts impuissants ; vos méthodes sont condamnées par l'expérience elle-même. » Les seconds répondent : « Nous n'avons eu encore que peu de temps pour faire nos preuves, et cependant voyez si nos résultats aux examens ne sont pas très satisfaisants. Songez que nos élèves possèdent assez convenablement une langue étrangère ; ils la parlent, l'écrivent. Rien de semblable pour le latin. Nos sections fournissent des « scientifiques » de mérite ; l'avenir n'est-il pas, pour une bonne part, à la science ? »

Il y a si longtemps que nous entendons ces discours qu'ils ont fini par nous paraître de la plus agaçante banalité. Il serait heureux que tous ceux qui les ont proférés éprouvent ce sentiment de lassitude.

Culture ancienne et formation moderne doivent-elles se retrancher dans des cantonnements absolument distincts, s'opposer sans cesse, se quereller malicieusement et inutilement ? Notre effort pédagogique devra tendre à montrer qu'elles sont parfaitement conciliables, qu'elles doivent s'unir, s'amalgamer, que leurs principes pourront constituer la charte de toute notre activité éducatrice — cette fusion de l'esprit antique et de l'esprit moderne, dans une vaste synthèse catholique, peut n'être pas une utopie.

Nous préparons une élite — pourquoi l'oublie-t-on si

facilement ? Il se fait une sélection, souvent malgré nous : les plus aptes, les plus dignes dépassent seuls le plan où s'évertue lourdement la multitude des médiocres. Seuls les capables doivent nous intéresser. Sur le vaste champ où ont crû pêle-mêle les produits de la nation, on a relevé tous les épis ; on les a liés en gerbes inégales que l'on a entassées dans des granges ; mais bientôt le fléau a fait son œuvre : la paille a été écartée et le grain recueilli. Sans doute, la paille peut rendre bien des services ; seul le grain doit être l'objet de nos complaisances. Nous travaillons pour ceux qui sont susceptibles de se développer encore, de prospérer, de devenir productifs à leur tour, dans l'ordre de la pensée, spéculative ou pratique. Aucune doctrine démocratique ne saurait prévaloir contre cette loi organique. Tous, sans doute, peuvent se présenter ; quelques-uns seulement seront élus : leur mérite seul sera déterminant.

Dès lors, l'éducateur aura à se poser cette question générale : Quels sont à tous les points de vue les valeurs les mieux aptes à préparer l'éclosion de ces sujets d'exception, les plus susceptibles de susciter en eux, dans l'avenir, des valeurs nouvelles ou renouvelées ? Il y a la main-d'œuvre et, si j'ose dire, la « tête-d'œuvre ». Nous aurons l'ambition de former des « chefs ».

Cet être de choix devra dire sa pensée et ses sentiments, il le fera surtout par le langage articulé. Ceux dont nous avons souci parlent français. Cette langue devra être pour eux le truchement le plus fidèle de leur pensée. Ils se seront familiarisés avec son génie d'expression ; ils l'auront approfondie au point d'en « réaliser » instantanément toutes les valeurs.

A chaque séance d'étude, ils auront fatalement senti qu'il n'y a de compréhension intégrale ou tout à fait satisfaisante d'une langue que s'il a été possible de voir d'où est sorti tel mot, tel groupement, telle association d'idées ; l'élève devra étudier le *latin* ; à mesure qu'il

avancera, il aura la sensation de plus en plus nette de remonter aux origines de la langue française et pour une part aussi, aux sources de la civilisation qui est sienne. Il verra que nous parlons « latin ». Au surplus, les hommes dont il étudiera la langue se révéleront à lui comme de solides éducateurs. Il éprouvera vraisemblablement la curiosité d'aller plus loin encore : il fera quelques excursions en Hellade : l'éblouissement qu'il en subira aura mis en lui une empreinte ineffaçable. Par opposition, il sera amené à voir si, dans le monde actuel où il est immergé, il n'y a pas de traces de ces cultures anciennes ; il en rencontrera à chaque pas. Mais les siècles modernes ne se sont pas contentés de recueillir l'héritage de l'antiquité ; ils ont cherché à être originaux à leur tour. Notre voyageur n'aura que quelques centaines de kilomètres à parcourir ; il se heurtera à des représentants de littératures nouvelles, très riches, très intéressantes, dont il désirera s'assimiler peu à peu la substance.

Nous savons combien il est attristant de rencontrer un jeune érudit qui possède des arguments très subtils pour prouver la non-authenticité de Shakespeare et qui ignore à peu près Virgile ; mais il est non moins déplorable de voir des « classiques » éviter de prononcer le nom de « Goethe » pour ne pas dire des sottises ! et que manque-t-il à Goethe pour être classique ? N'a-t-on pas dit de Nietzsche que c'est un Grec égaré au 19<sup>e</sup> siècle ? Schiller n'a-t-il pas célébré les « dieux de la Grèce » ? N'est-ce pas lui qui a écrit : « Il faut que l'artiste se forme chez les Grecs jusqu'à sa majorité ; qu'il rentre alors dans son siècle, non pour le réjouir, mais terrible, comme le fils d'Agamemnon, pour le purifier » ?

Mais on feint d'ignorer tout cela ; ou plutôt on l'ignore effectivement. Jamais on n'a eu le temps de « comprendre » un auteur étranger. Les rhétoriciens n'ont pas assez de loisirs pour apprendre par cœur la traduction de Guillaume Tell ; quant aux candidats aux grandes Ecoles, ils

oublent de se renseigner sur la façon précise dont on rend en langue étrangère, cette notion essentielle : « la trépidation d'une locomotive » !

Mais ceux qui font, des langues anciennes, leur nourriture quotidienne possèdent-ils mieux leurs auteurs ? Interrogez les maîtres les moins sévères et vous serez édifiés sur la somme et la précision des connaissances qu'apporte un candidat à la licence.

Nous savons pourquoi l'étude des langues gît dans un tel marasme ; nous savons aussi, chaque semaine un peu mieux, comme il est possible d'y remédier : le jour où un jeune homme de dix-sept ans aura, grâce à une entente de ses maîtres sur des principes de l'ordre premier, dépassé nettement l'actuel baccalauréat, on verra, si on ne l'a pas compris plus tôt, que les deux cultures, ancienne ou moderne, n'en doivent faire qu'une : la culture idéale de l'honnête homme du vingtième siècle.

Albert FROIDEVAUX.